



**CHRONIQUES
DE
TEHERAN**

ECRAN TOTAL

28 Février - 12 Mars 2024



Chroniques de Téhéran

Un film de
Ali Asgari et Alireza Khatami

PRODUCTION: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
DISTRIBUTION: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
MONTAGE: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
SON: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
MUSIQUE: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
COPRODUCTIONS: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
FINANÇÉ PAR: ALI ASGARI FILMS / ALIREZA KHATAMI FILMS
Avec : Majid Salehi, Gohar Kheirandish, Farzin Mohades, Sadaf Asgari, Hossein Soleimani, Faezeh Rad, Bahram Ark, Sarvin Zabetian, Arghavan Shabani, Ardashir Kazem

CHRONIQUE DE TEHERAN
Terrestrial Verses
- 2024 - IRAN - 1h17- ARP
sélection

Réalisateurs :
Ali Asgari,
Alireza Khatami

Avec : Majid Salehi, Gohar
Kheirandish, Farzin Mohades,
Sadaf Asgari, Hossein Soleimani,
Faezeh Rad, Bahram Ark, Sarvin
Zabetian, Arghavan Shabani,
Ardeshir Kazem

Titre original
Aveh have zamini

Neuf visages de la vie quotidienne à Téhéran

Un homme déclare la naissance de son fille

Une mère habille sa fille pour la rentrée.

Une élève est convoquée par la directrice.

Une jeune femme conteste une contravention.

Une jeune fille se présente à un entretien

d'embauche.

Un jeune homme vient retirer son permis de
conduire.

Un homme au chômage répond à une annonce.

Un réalisateur demande une autorisation de

tournage.

Une femme cherche à retrouver son chien

« Dans « Chroniques de Téhéran », nous explorons la dynamique du pouvoir dans la société iranienne contemporaine. Nous examinons comment un régime totalitaire contrôle les aspects personnels de la vie des individus, tels que le corps, la sexualité et l'identité. À travers des tableaux réalistes, formels, souvent humoristiques et absurdes, nous tentons de saisir l'impact de la politique et du pouvoir sur les citoyens iraniens, au sein d'un système exerçant un contrôle totalitaire. Cette réglementation omniprésente s'infiltré dans la vie des individus, éradiquant l'espace privé où la résistance pourrait s'épanouir. Nous montrons la manipulation de la vie des citoyens par l'État. Nous montrons les efforts déployés par les citoyens pour conserver des domaines privés dans lesquels ils peuvent défier l'État, malgré le régime oppressif. « Chroniques de Téhéran » met en lumière la menace que représente un régime totalitaire et l'impératif qu'il y a à défendre l'individualité et la liberté, deux facettes inestimables de l'existence.



Ce qui se passe en Iran remet tout en contexte. Il y a un avant et un après le mouvement « Femme, vie, liberté ». Il y avait un cinéma avant, il y aura un cinéma après. Nous regardons les rues. Nous regardons nos amis. Nous avons

regardé notre famille. Nous savions que le temps de raconter une histoire autour du feu était révolu. Il était maintenant temps de raconter une histoire venant directement du feu. Nous voulions placer les citoyens ordinaires au cœur du film. Le casting a été le plus compliqué que nous ayons jamais fait. Nous faisons de longues prises et nous voulions des performances nuancées qui puissent maintenir l'attention du public. Nous sommes très fiers de nos acteurs. Ils ont fait un travail remarquable !

Ils ont lu leurs dialogues sans avoir la moindre idée de ce à quoi ressemblerait le film. Ils ont pris des risques. Nous leur sommes très reconnaissants pour ce qu'ils ont apporté au film.

Chaque acteur pensait tourner un court-métrage, aucun ne savait qu'il y aurait 9 histoires. C'était la seule façon que nous avions de les protéger... et de

protéger le film. Après l'annonce de la sélection cannoise, les autorités iraniennes les ont interrogés. Chacun, en toute bonne foi, n'a pu parler que de ce que lui-même avait tourné, ne sachant rien des autres. »*Ali Asgari et Alireza Khatami, extraits du dossier de presse.*

Comment faire de l'humour avec des sujets d'une actualité grave et brûlante ? C'est ce que les deux réalisateurs, Ali Asgari et Alireza Khatami - décrivant leur duo non sans ironie comme une fatalité - parviennent à faire en passant par les « subtilités » du film à sketches. Ces 9 saynètes de la vie quotidienne offrent une peinture des agitations qui, auparavant souterraines et désormais au grand jour, secouent la société urbaine iranienne depuis le début des soulèvements populaires. Ce film sélectionné dans la section Un Certain Regard est l'un des seuls d'origine iranienne de l'ensemble du cru 2023. Alors qu'à Cannes, à Venise, à Berlin, d'édition en édition, le cinéma iranien a toujours écrit son histoire par le truchement des grands festivals internationaux, la solitude de ce film sur les écrans cannois s'explique par l'écroulement d'une économie à l'arrêt. Sans doute faut-il aussi chercher dans les

interdictions de tournage et dans les effets de l'actualité sociale et culturelle du pays depuis l'assassinat de Jina Mahsâ Amini en septembre 2022 et le mouvement Femme Vie Liberté que ce meurtre d'État a provoqué. Faut-il en conclure que le cinéma iranien s'assècherait en ce moment ? Il y a quelques raisons d'en douter. Ce que ce film a de remarquable et ce qui justifie sa sélection ici et maintenant, c'est son tact pour traiter un sujet ô combien sensible, de la relation des habitants aux autorités et à l'ordre établi... Entre compromissions et oppositions, neuf nuances de civisme et d'obéissance civile en disent long sur l'étendue du malaise que l'on ressent depuis neuf mois. Le cinéma iranien nous avait habitués à des drames et autres mélodrames. Ici, l'originalité de son écriture et le ton de son réquisitoire anti-régime le distinguent des autres productions de ce grand pays de cinéma. Finalement, à force de jouer à contourner la censure et à tricher avec elle, les cinéastes iraniens ont su s'adapter à ce carcan et, à l'image de quelques personnages de ces sketches, ont appris à ruser et à s'exprimer librement dans la contrainte.

La section Un Certain Regard du Festival de Cannes est connue pour abriter des pépites à l'impressionnante audace. C'est le cas de *Chroniques de Téhéran*, réalisé par **Ali Asgari** et **Alireza Khatami**. Ce film iranien, tourné en réaction à

la révolution qu'a connu le pays en 2022, raconte une scène du quotidien de dix Téhéranais. Chacun de ces personnages est le héros d'un segment d'environ sept minutes, tourné en plan-séquence fixe, à l'occasion d'une conversation avec un interlocuteur anonyme.

Un entretien d'embauche, une convocation au commissariat, une séance de shopping... tous ces segments ont un point commun : ils montrent **les pires absurdités** provoquées par les **privations de liberté** en Iran. Un père qui ne peut appeler son fils comme il veut, une femme accusée de ne pas avoir porté son voile, un cinéaste censuré par le gouvernement, etc. De plus, chacun des segments suit un personnage de plus en plus vieux, un nouveau-né, une enfant, une lycéenne, une jeune adulte, et ainsi de suite jusqu'à un vieillard aux portes de la mort. Cette suite symbolise avec habileté qu'un Iranien est privé de ses libertés tout au long de sa vie, et qu'il ne pourra jamais vivre pleinement.

C'est une thématique extrêmement sombre et triste, et les deux cinéastes l'illustrent avec une forme rarement vue au cinéma. Durant chacun des plans-séquence, la discussion n'est montrée que du point de vue de son personnage, et l'interlocuteur n'est jamais visible. Les réalisateurs montrent par là la froideur et l'absence d'empathie de la société iranienne, dont le pire est ici montré. Et les propos de l'interlocuteur sont à chaque fois d'une violence rageante. Il n'est pas difficile d'imaginer le peuple iranien se révolter quand de telles scènes d'humiliation font partie du quotidien. D'ailleurs, toutes ces petites histoires sont inspirées de témoignages réels, comme l'ont précisé **Ali Asgari** et **Alireza Khatami** avant la projection à Cannes. Un film à ne pas manquer, tant il est unique en son genre.



« Certains films, à (très) petit budget, relatent, au premier abord, d'une réalité locale qui, petit à petit, tel l'objectif d'une caméra, s'élargit et englobe dans un grand angle l'esprit de l'universel. *Terrestrial Verses* (malheureusement intitulé en français *Chroniques de Téhéran*) de Ali Asgari et Alireza Khatami, présenté dans la section compétition internationale de Cinefest 2023 à Miskolc en Hongrie, après avoir fait sa première à Cannes dans un Certain regard, en est la parfaite illustration. Ces versets terrestres sont le pendant immanent des dogmes transcendants qui sont au mieux suivis, au pire subis, sans pouvoir être questionnés, puisqu'ils tirent leur impérialisme du niveau métémpirique de la réalité. Ali Asgari (*Until Tomorrow*, 2022; *Disappearance*, 2017) et Alireza Khatami (*Oblivion Verses*, 2027) font retomber cet espace suréminent de manière implacable par l'absurde qui induit du comique de situation brut, sans concession, tragique dans ses conséquences et surtout parfaitement universaliste. Car la contrainte culturelle, religieuse, administrative, institutionnelle systémique n'est pas l'apanage de certaines cultures, religions ou parties du globe. Chaque saynète – il y en a neuf, ainsi qu'une introduction et une conclusion – renvoie à des mécanismes d'abus de pouvoir, de contrôle social et de soumission bureaucratique qui font écho à ce que tout un chacun a pu vivre ou a été témoin dans sa vie.

Évidemment, ce contrôle permanent que subissent les protagonistes de *Terrestrial Verses* fait tragiquement écho au soulèvement de la jeunesse iranienne suite à l'assassinat de Mahsa Amini par la police des mœurs le 16 septembre 2022, qui s'est transformé depuis en une révolte de basse intensité. Il est vrai que dans les régimes autocratiques, dictatoriaux et théocratiques, le contrôle social est la marque évidente et

omniprésente des velléités totalitaires, mais que l'on ne s'y trompe pas, aucune société n'en est préservée et, si il prend d'autres formes en démocratie, les intentions restent proches : conformer l'individu aux normes dominantes, avec pour corollaire maintenir une forme de pouvoir économique et social.

Ali Asgari et Alireza Khatami illustrent ici le propos avec un dispositif aussi simple et radical qu'efficace : face caméra, un·e protagoniste est la proie d'un·e interlocuteur·rice, hors champ, qui tient le levier de la discussion et le sort potentiel de la personne en face d'elle. Les situations de départ sont réalistes et concrètes, leur déroulement frise l'absurde naturaliste, ce qui provoque un humour opportuniste, grinçant et touchant dans la désespérance qu'il véhicule. L'injustice est omniprésente, mais les personnages, de tous horizons de la société de Téhéran, ne se posent pas en victimes, au contraire, ils et elles résistent à leur manière face à l'adversité, déterminé·es à arracher aux petits potentats auxquels ils et elles ont affaire leur maigre dû de liberté, dévoilant au passage les hypocrisies et la complexité qui traversent cette société. La représentation simple de ces situations permet d'exposer le macro-mécanisme des pouvoirs totalitaires qui se nourrissent de la peur pour maintenir leur hégémonie, à travers les micro-pouvoirs qu'ils instaurent à tous les échelons de la structure sociale, micro-pouvoirs que l'on se retrouve sous d'autres formes, sous un vernis civil et édulcorant (administration, institution, censure) ou les mêmes formes (harcèlement sexuel, marché du travail, auto-censure) dans les sociétés démocratiques. À cet égard, le fait que l'on ne voie jamais l'interlocuteur·rice des protagonistes participe à cet effet d'interchangeabilité infini de celles et ceux qui oppressent.

Les versets terrestres font référence à un poème éponyme de la célèbre poétesse iranienne [Forough Farrokhzad](#) (1935-1967). L'aube d'une ville en plan large ouvre le film, ville qui vue d'en haut ressemble à n'importe quelle ville, avec sa pulsation de vie qui se traduit par les bruits et les sons qui montent, dont les chants des muezzins. Le premier tableau de cette fresque sociale commence par un homme (Bahram Ark) qui vient de devenir père. Il essaie d'enregistrer le prénom de son fils, ce qui lui est refusé, car trop occidental. L'absurde prend de l'ampleur lorsque à la quatrième saynète une inspectrice du trafic routier convoque Sadaf (Sadaf Asgari) pour une infraction au code de la route : elle prétend qu'elle ne portait pas son voile au volant. Est-ce elle ou pas ? C'est la question de départ qui se transforme en une discussion loufoque sur le concept d'espace privé et d'incongruité à exiger que l'on cache ses cheveux alors qu'ils sont coupés à quelques millimètres. La huitième vignette est celle de l'auto-réflexion du cinéma iranien avec un réalisateur (Farzin Mohades) qui passe devant la censure, incarnée par une voix qui se veut amicale, mais manipulatrice qui ne laisse que peu de

place à la discussion : le scénario est haché menu par le responsable, le cinéaste se voit contraint de déchirer des pans entiers de son histoire, la rendant inepte.

Au crépuscule du soir de cette journée kafkaïenne, un centenaire au visage presque calcifié est face à nous, les vagues rumeurs de protestations que l'on entendait au début du film semblent être devenues géantes lorsque, en arrière-plan, la ville ébranlée s'effondre.

La liberté individuelle se gagne collectivement, mais aussi par ces petits actes de résistance au quotidien qui disséminent dans l'air un esprit de lutte et de révolte. *Terrestrial Verses* souffle de manière minimaliste – le film a été tourné en sept jours avec des comédiens·nes ami·es, autoproduit – et parfaitement opérante cette intention volontariste de reprendre le contrôle de sa vie face à l'ingérence, au harcèlement, au zèle, à la perversité des bureaucrates, des enseignant·es, des représentant·es de l'autorité publique, des employeurs qui disposent d'un tout petit pouvoir qui participe à la formation du magma totalitaire. » *Malik Berkati*



Mosaïque prosaïque par Clément Coliaux, Critikat

« Le dispositif de *Terrestrial Verses* peut sembler quelque peu rigide : le film est composée de vignettes filmées en plan-séquence qui montrent chacune un personnage dialoguant, face caméra, avec un interlocuteur situé hors-champ. Défile ainsi un échantillon de la population de Téhéran, dont tous les membres se trouvent confrontés à l'administration iranienne, qu'il s'agisse d'une maternité ou d'un commissariat de police. À partir de situations anodines, chaque segment progresse, non sans une pointe d'humour surréaliste, jusqu'à des impasses kafkaïennes : un futur cinéaste doit ainsi enlever, page après page, des scènes jugées choquantes de son tapuscrit jusqu'à se trouver sans scénario, tandis qu'un homme venu récupérer son permis de conduire est contraint de se dévêtir pour dévoiler un à un les vers, potentiellement impudiques, qu'il s'est tatoué sur tout le corps.



Accentuant la dérive absurde de chaque situation, la fixité du dispositif épouse celle des institutions : de l'école au monde professionnel se cache une même obsession du respect à la lettre des préceptes religieux et textes sacrés. Même un simple entretien d'embauche amène par exemple le candidat à finalement mimer la façon dont il fait ses ablutions. Asgari et Khatami remontent les branches de l'administration jusqu'à une même pensée obscurantiste et autoritaire. L'idée d'une société prisonnière de son archaïsme affleure dès le premier plan, énigmatique et contrevenant, à l'instar du dernier, au reste du film : un *time lapse* nocturne de Téhéran s'illumine peu à peu au lever du jour, les lumières clignotantes des éclairages publics disparaissent dans le brouillard du matin et les habitations en arrière-plan retrouvent leurs couleurs beiges passées. Sous un vernis de modernité, l'Iran apparaît toujours comme le même pays séculaire. »



« Dans la profusion de genres et de formes que le Festival de Cannes met à l'honneur, le long-métrage des deux Iraniens, Ali Asgari et Alireza Khatami, *Terrestrial Verses*, se détache du lot. Une simplicité extrême. Un dispositif unique : neuf personnages filmés face caméra, en plan- séquence fixe, s'adressent à tour de rôle à un agent de l'administration iranienne placé hors champ, dont on entend la voix. Chacun des échanges révèle un morceau d'absurdité – chère au cinéma iranien –, dialogues de sourds, tractations sans fin, réponses foireuses.

Le comique se répète, révélant l'aberration d'un système qui n'a d'autre but que de contrôler et d'asservir. Ici, un homme qui vient déclarer la naissance de son fils, à qui l'on refuse d'attribuer le prénom de David ; une élève convoquée par la directrice au prétexte qu'elle a été vue sur un scooter avec un garçon ; une jeune chauffeuse de taxi contestant une contravention attribuée pour non-port du voile...

Neuf hommes, femmes et enfant défilent, qui dépeignent l'incongruité des situations auxquelles les autorités iraniennes les confrontent chaque jour. Et dont nous parlent les deux réalisateurs, présents à Cannes pour la présentation de leur film à Un certain regard. Alireza Khatami vit à Toronto (Canada), Ali Asgari à Téhéran.

Comment le projet de « Terrestrial Verses » est-il né ?

Alireza Khatami : Nous nous sommes rencontrés en 2017, à Venise, et ensuite nous avons écrit plusieurs scénarios ensemble, dont un a été tourné par Ali [[Juste une nuit](#), sorti en France en novembre 2022]. L'été dernier, Ali devait tourner un autre film en Iran pour lequel le gouvernement n'a pas accordé d'autorisation. Alors nous avons décidé, avec tout ce que nous avons vécu nous-mêmes avec les autorités, et tout ce que nous avaient confié nos proches, de réaliser rapidement

un film sur ce sujet. Mais, pour dire tout ce que nous avons à dire, il fallait trouver une forme qui échappe à la censure et aux autorités.

Justement, comment cette forme a-t-elle été décidée ?

A. Kh. : On discutait la nuit, et on lisait beaucoup de poèmes. Or, il y a une technique dans les poèmes persans qui s'appelle le débat. Où deux personnes discutent d'un sujet précis. Chaque fois, il s'agit d'un sujet politique ou social. Dans la plupart de ces poèmes il y a, ce qu'on ignore souvent, beaucoup d'humour. On s'est donc dit qu'on allait adapter la structure de ces poèmes et la rendre cinématographique.

Avez-vous eu tout de suite neuf histoires ?

Ali Asgari : Nous avons quinze histoires, et nous en avons retenu neuf. Il était très important de trouver un rythme intérieur. Que ce ne soit pas seulement des saynètes collées ensemble, mais qu'il y ait un mouvement, un *flow* qui les relie. Nous ne voulions pas donner l'impression d'un catalogue de courts-métrages mis bout à bout.

Où avez-vous tourné ?

A. A. : A Téhéran, dans une école vide. Et un décorateur a fait les différents décors qu'on retrouve dans le film. Seul le dernier plan a été tourné en studio.

Alireza Khatami, en présentant le film, vous avez dit que la résistance en Iran existait bien avant septembre 2022. Voulez-vous aussi montrer cette réalité dans votre film ?

A. Kh. : Oui, la résistance a toujours été là. Avec des hauts et des bas, des périodes plus ou moins intenses, mais elle était présente. Ce qui a été déterminant, c'est la mobilisation de la nouvelle génération. La population caressait depuis longtemps l'espoir qu'une révolution arrive, que les choses bougent. En septembre s'est produite une rupture qui crée un avant et un après. Le film reflète cela.

A. A. : Pour faire ce film, contrairement à d'habitude, on n'a pas demandé d'autorisation. On ne veut plus suivre et se soumettre aux règles qu'on nous a imposées et auxquelles nous nous sommes pliés pendant des années. C'est aussi notre façon de manifester, on n'est peut-être pas dans la rue avec des drapeaux et des pancartes, mais on résiste aux contraintes imposées. C'est notre façon de faire notre révolution.

Le danger auquel vous vous exposez est pourtant toujours là. [Jafar Panahi vient de faire sept mois de prison](#) après avoir été condamné pour « propagande contre le régime »...

A. A. : C'est le prix qu'on est prêts à payer.

A. Kh. : La grande différence par rapport à l'avant-septembre 2022, c'est que l'empereur est nu et que, contrairement à précédemment, tout le monde le voit. Quand Ali dit qu'il ne veut pas se soumettre à la censure et aux demandes de permission, c'est que ce n'est plus acceptable de le faire maintenant. Il ne peut plus revenir en arrière.

Les acteurs aussi prennent des risques. Comment les avez-vous convaincus de tourner ce film ?

A. Kh. : Ce fut un long processus. Nous avons pris certains acteurs professionnels, certains non. Nous les avons tous prévenus du risque encouru. Mais ils ont tourné en croyant faire un court-métrage. C'était aussi une manière de les protéger. Chacun connaissait sa partie, mais c'est seulement à Cannes qu'ils ont découvert le film en entier.

La technique de direction était difficile aussi, car chacun se trouve face à la caméra sans coupes durant neuf minutes. Et pendant ce temps, il doit exprimer tout un tas de sentiments, de l'humour, de la fragilité. Il fallait orchestrer les émotions, un peu comme à l'opéra où vous avez l'ouverture, le grand moment de bravoure, puis ça redescend, et vient l'épilogue. Pendant le tournage, six acteurs ont dû être changés, car ils n'y arrivaient pas.

Et pour leur donner la réplique ?

A. Kh. : Là, en revanche, ce ne sont que des acteurs connus. En fait, les acteurs les plus connus du film sont ceux qui sont hors champ. Sur deux épisodes, nous avons fait chacun le contrechamp.

Est-ce facile de travailler à deux ?

A. Kh. : Chacun respecte absolument la position de l'autre. J'étais à Toronto, Ali en Iran, on a donc beaucoup travaillé à distance, par Skype, la nuit. On se parlait et on jouait les scènes. Avec une seule règle dans nos échanges : si une phrase de dialogue ne plaît pas à l'un des deux, elle saute. Sans débat. »

Véronique Cauhap, le Monde



**Alireza Khatami
et Ali Asgari, les
réalisateurs
iraniens du film
« Terrestrial
Verses », à
Cannes, le 24 mai
2023.**

**CHLOE
SHARROCK/MYOP
POUR « LE
MONDE »**